

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS

Bulletin n° 11

Mai 2003

L'ANTISÉMITISME À L'ORDRE DU JOUR

Henry Bulawko

Nier que le conflit Israélo-Palestinien ait pu susciter des réactions antisémites serait s'aveugler. Présenter le phénomène comme s'il avait été pleinement effacé avec la chute de l'Allemagne hitlérienne serait faire preuve d'aveuglement. Prenez la Pologne, par exemple. Il ne reste plus que quelques milliers de Juifs. Et pourtant, cela n'empêche pas d'être un haut-lieu de pèlerinage. Le fait qu'on ait révélé que des Polonais aient participé à des massacres de Juifs, n'y a rien changé. Si vous prenez la liste des titulaires de « La Médaille des Justes » vous y trouverez des Polonais en tête. L'explication en est facile à définir: c'est là qu'il y avait le plus grand nombre de Juifs, c'est là que fonctionnèrent en priorité les camps d'extermination. Aussi est-il logique que les Polonais qui participèrent au sauvetage aient droit à une reconnaissance exemplaire. Et pourtant, nous savons que, numériquement, c'était en France occupée que l'on a sauvé le plus grand nombre de Juifs pourchassés par les nazis et leurs sbires français. Cependant, c'est là que certains relèvent des agressions anti-juives. Nul ne songe à le nier, mais on ne saurait, non plus, ignorer que des contacts entre Juifs

et Arabes ont lieu, au niveau élevé. Le CRIF y est associé depuis le départ. Dans les deux communautés, on est conscient des effets négatifs que la multiplication d'actes hostiles ne pourrait, finalement qu'être néfaste aux deux camps. Certes, il peut y avoir des éléments incontrôlables. Les actes relevés, ici et là, sont incontestables et inadmissibles. D'autant que les esprits lucides ont conscience que ce n'est pas, ici, que se jouera le sort d'un conflit que nous déplorons. Nous n'entendons pas analyser les causes et les effets d'un conflit qui ensanglante une terre abritant deux populations. Ce n'est pas la première fois. Israël a triomphé. Il a créé un État et affermi son existence. La contester serait irresponsable. Ceux qui prendraient le risque de transférer le conflit, notamment en France feront un mauvais calcul. Malgré les incidents souvent dramatiques, qu'on nous signale — déplorables s'il en est — il nous faut garder notre sang froid. Ce n'est pas facile quand on sait, au moment où ces lignes sont écrites, l'ampleur que prendra cette guerre. Réalistes, nous avons conscience des courants dramatiques qui nous interpellent. Et pourtant, malgré tout nous voulons garder l'espoir.

LA MORT D'HENRI KRASUCKI

Deux ou trois choses que je savais de lui - Victor Zigelman

La paix des cimetières, celle que confère la mort m'incite à la réflexion. Au Père-Lachaise, au printemps on se sent revivre. À nos pieds ne s'étalent que des vertus. La vanité même, inspire une indulgence souriante. Ainsi ce Félix de Beaujour, hyper-mégalomane s'est fait ériger sur le ventre un obélisque phalloïde de 16 mètres de haut, qu'on voit de Montmartre. Sacré Félix, il n'a jamais été aussi vivant. Et toutes les drôleries, incroyables mais vraies, qu'on découvre: l'urne de Pierre Dac, au columbarium, voisine avec les cendres d'un monsieur Malcuit! *L'Os à moelle* peut reparaître.

Pourquoi donc parler de cimetière au risque de vous attrister ? Parce que de plus en plus souvent j'apprends la mort d'une amie, d'un copain. Notre génération est en première ligne et la « faucheuse » fait mouche à tous les coups. Notre bon maître La Fontaine tentait de nous convaincre que « *la mort ne surprend point le sage* ». Sage, on l'est surtout pour les autres. Pour soi c'est une autre histoire et bien que prévenu on n'en est pas moins surpris. Il faut bien l'avouer, parler des autres c'est surtout parler de soi. Mais nos morts tant que l'on pense à eux ne sont pas tout à fait morts.

C'est ainsi que, par un froid de canard, je me suis retrouvé, tout affligé, à l'enterrement d'Henri Krasucki. Je le savais malade, rongé par le crabe — *Tu n'en parles pas*, m'avait-il dit — Un bond de soixante ans en arrière et mes souvenirs de refaire surface. (Pour la nécrologie officielle, voyez votre journal habituel).

Début 1941, je n'avais pas quinze ans, je rejoins les jeunes communistes juifs du XX^e arrondissement. Se retrouver entre Juifs n'était pas un choix mais une obligation, car nous avions des problèmes particuliers tout à fait spécifiques. J'avais eu différents « responsables » comme on disait: Roger Trugman, Henri Frydman, Renée Vilenski, pour qui j'avais dessiné sur stencil le titre « En Avant » — avec des caractères comme l'Huma, avait-elle précisé —. La pauvre petite s'est suicidée



après la Libération.

Enfin, Henri. On prononçait son nom à la Polonaise, *Krasoutski*. Il portait un pantalon de golf, il avait des cheveux (eh, oui) et une mèche rebelle qui retombait sur le front. Je l'admirais, il était mon gourou au charisme indéniable. Par identification, j'allais jusqu'à imiter sa démarche caractéristique, des grands pas, la tête en avant et les bras balancés. Curieux de tout, cultivé, convaincu et convaincant, il enseignait. Moi qui ne connaissais rien je ne demandais qu'à croire. Il ne laissait jamais une question sans réponse. Un jour, saisi d'angoisse, je lui demande : « *Et si Staline meurt ?* » Il me répond aussi sec : « *C'est Jdanov qui le remplacera* ». L'oracle venait de parler. Jdanov, je n'avais jamais entendu citer ce nom. Rendez-vous compte, ce garçon d'à peine 18 ans...ici à Paris...en 1942...Savait déjà qui allait remplacer Staline. Mon gourou savait tout, j'étais scié !

À cette époque pour me tenir informé je lisais *Je suis partout* et *Comœdia*. J'appris ainsi qu'issu d'une race dégénérée je n'adorais que le veau d'or, que je désirais réduire les Français en esclavage, et qu'en plus d'être judéo, j'étais aussi bolchévo-ploutocrate et même capitalo-Franc-maçon. Ma mère habilement camouflée en finisseuse en confection, me l'ayant caché, je découvrais en passant que j'étais lié aux intérêts de la finance et de la juiverie internationale, celle qui déclenche toutes les guerres. Cela était clair et net dans les « *Protocoles des Sages de Sion* »

et démontré au Palais Berlitz. Aujourd'hui encore, Kadhafi affirme: « *Les "Protocoles" sont peut-être un faux, mais il dit vrai* ». J'étais dangereux, pourtant à me voir comme ça, on ne le croirait pas.

J'interroge Henri : « *Qu'est-ce que c'est que la Franc-Maçonnerie ?* » Là, il a hésité: « *Je te le dirai la semaine prochaine* ». Effectivement, la semaine suivante, lors de notre réunion chez Paulette, Henri m'a révélé que : « *La Franc-Maçonnerie, c'est la bourgeoisie organisée* ». J'avoue avoir été un peu déçu par cette réponse plutôt vague et succincte, mais bah, la Franc-Maçonnerie, en vérité, je m'en fichais.

On avait d'autres chats à fouetter.

À nos réunions, Henri faisait d'abord le point de la situation internationale, politique et militaire. Puis un bref exposé de théorie marxiste, où il résumait généralement le texte d'une brochure prédigérée. Déjà Krasucki perçait sous le jeune Henri. Par lui j'ai fait aussi connaissance de la mythologie: Antée était invincible tant qu'il restait en contact avec sa mère, Gaïa la Terre. De même, le Parti se devait toujours de garder le contact avec la Classe Ouvrière. C'était beau comme de l'Antique ! Deux mois après la rafle du Vel d'Hiv, en septembre 1942, pour le 150^e anniversaire de Valmy, Henri avait organisé dans le détail un immense travail de propagande dans le XX^e arrondissement. Toutes les équipes étaient sur le pont. Ce qui amena les Allemands à décréter un couvre-feu à Paris à partir de 15 heures. On avait réussi ce jour-là un beau coup. Depuis le printemps 42 une partie des copains rejoignait les FTP-MOI (de grâce, ne prononcez pas Moï, avec un tréma, ce n'est pas un peuple du Viet Nam, mais plutôt M.O.I en séparant chaque lettre.) mais le manque d'armes se faisait cruellement sentir. Et nous n'avions pas vocation de *kamikaze*. Au début, on cherchait par tous les moyens à saboter les ateliers allemands dans lesquels travaillaient beaucoup d'ouvriers fourreurs juifs. Loin d'être des « collabos » ils

suite page 4 ▶ ▶ ▶

LE PRIX « YIDL KORMAN » à Gérard Frydman

Ce prix est décerné pour activités en faveur de la culture yiddish dans tous les domaines, Art, Littérature, Sculpture, Musique, Histoire, Shoah, etc. depuis 1986. Il y a eu trente quatre lauréats à ce jour, parmi lesquels: Lili Berger, Slovès, Litvin, Waldman, Kerner, Bulawko, M.Szulstein, Dobzinski, Niborski (écrivains ou historiens) R.Chwoles, Bahelfer, Blu, Milberger, Muchka, Tuszinski, Rudnitski, Derczanski, Szpigelman, L.Fisher (peintres, sculpteurs et comédiens) puis les deux derniers, Henri Minczeles et Gérard Frydman.

Gérard Frydman, membre du Secrétariat de la MJDP a prononcé une allocution bilingue (français et yiddish) le jour où lui fut remis ce Prix Yidl Korman. Vous trouverez ci-dessous cette allocution.

Comme il est d'usage, je remercie le Comité de m'attribuer le Prix *Yidl Korman*. Permettez-moi de vous féliciter, à mon tour, d'avoir distingué en moi l'un des derniers comédiens du théâtre yiddish.

Je tiens à partager cet honneur avec les quelques camarades encore présents parmi nous et tous ceux qui nous ont précédés.

Parce que le théâtre est une affaire collective, quelle que soit l'immensité du talent de chaque comédien, n'oublions pas qu'il dépend de tous les autres : acteurs, techniciens... jusque et y compris le public.

Nous vivons dans une ville qui a été le phare de la Culture dans le Monde. Il était donc naturel que la nôtre s'y soit aussi établie.

Notre histoire a commencé en 1863, lorsque

Axenfeld y a fait jouer, en yiddish, pour une seule représentation, *Le premier conscrit juif*.

A la fin des années 1880, apparaît une première troupe.

La critique française de l'époque a bien saisi l'originalité de ces spectacles ainsi que la spécificité du public, composé alors de pauvres travailleurs, de leurs femmes en cheveux, leurs enfants sur les bras, d'artisans, brocanteurs et autres, et elle a su apprécier aussi l'importance qu'avait le théâtre dans leur vie culturelle. Libéré du joug religieux, au milieu du XIX^e siècle, chaque shtetl s'ouvre au Monde en créant son théâtre, sa chorale, sa bibliothèque, etc. Nos « étoiles errantes » parties à la recherche de la liberté, passent par Paris ou y restent. Pour eux, leur théâtre dans la ville lumière les relie à leurs racines.

Sans vous ennuyer avec l'énumération de toutes les célébrités qui se sont produites à Paris, je voudrais tout de même rappeler quelques dates majeures.

1895 : la première troupe régulière débute au théâtre *Les Folies Voltaire* et deux ou trois ans après émigre à la salle Lancry, qui deviendra l'adresse mythique du théâtre yiddish à Paris, jusqu'à sa dernière représentation.

1902, déjà une autre troupe apparaît, créée par des militants du *Bund*, arri-

Je suis né à Varsovie. Le yiddish est ma langue maternelle. Et c'est ma mère, Pérélé, que beaucoup d'entre vous ont connue, qui m'a montré le chemin. Jusqu'à son dernier souffle, elle s'est dévouée à notre culture. A elle, on peut attribuer cette expression française : « *Le dernier qui part éteint la lumière* »

Avec elle, a cessé de paraître la *Naïe Presse*.

Pouvais-je suivre un autre chemin qu'elle ?

Alors, maintenant, nous, le dernier carré, transmettons le flambeau aux *Yiddische Heften* et à la *Maison de la Culture Yiddish* pour que brille toujours notre lumière.

A tous, courage et bonne chance...

Gérard Frydman

vant de Lodz, et d'autres troupes, comme toujours chez les Yidns :

à commencer par **Goldfaden** et ses opéras bibliques et populaires, qui participaient également au mouvement sioniste naissant, une troupe anarchiste, une troupe révolutionnaire et, bien entendu, le théâtre commercial avec ses opérettes légères.

Même la première guerre mondiale n'a pas interrompu l'activité de notre théâtre qui atteint son apogée au milieu de l'entre-deux-guerres lorsque quatre troupes locales y jouaient simultanément.

Nos plus fameuses troupes ont fortement impressionné la scène parisienne. Ainsi :

1921, *Habima* ,

1922, *Vilner truppé*, ,

1926, *Le Théâtre d'Art de Moscou*, avec **Michoels**

1929, *Le Théâtre de New York de Maurice Schwartz*, .

En 1938, quarante comédiens yiddish vivaient à Paris.

Ils ont même créé une section syndicale auprès de la CGT. Mais, comme souvent, il leur fallait exercer, à côté, une profession alimentaire.

Notre théâtre est si intimement lié à notre vie que, en 1941, à Pithiviers et à Beaune-la-Rolande, ces camps anti-chambres de Drancy et Auschwitz, des

comédiens comme **Kinman** ou **Gilbert**, issus du *Pyat*, y ont créé des spectacles.

A la libération de Paris, l'activité culturelle et théâtrale reprend par une première manifestation importante, à la salle de la Mutualité, dès novembre 1944.

Le retour au grand jour des personnes cachées, des clandestins, des pri-

sonniers de guerre, des déportés et l'afflux des survivants de l'URSS ont permis à notre théâtre de vivre encore de belles années.

En 1946, le *Yikut* a été fondé mais, pour différentes raisons, son existence a été brève.

Et, cahin-caha, notre théâtre continue son bonhomme de chemin.

Dans les années cinquante, c'est **Koleshnikof** qui poursuit la tradition au théâtre Lancry.

Dans les années 60, c'est **Nussia Gold** qui prend la relève en créant l'*Ensemble Théâtral Juif de Paris*, avec le soutien de l'UNION et du Farband, dans lequel votre **Yidl Korman** s'est tant investi.

De cette troupe, nous sommes les derniers. Le rideau est tombé.

Les forces ne manquent pas mais... où est le public ? ■ G.F

espéraient obtenir ainsi un « ausweis » qui leur éviterait l'internement pour eux et leurs familles. Des actions mal préparées par des militants novices, d'une part, des contremaîtres peut-être trop zélés d'autre part, ont abouti à des arrestations, notamment à l'atelier Grundel, rue Martel. Cette erreur de jugement fut rapidement rectifiée et l'armée allemande resta le seul objectif. Il faut se souvenir qu'il y a soixante ans la résistance s'apprenait sur le tas. Il n'y avait pas de cours du soir ni de rattrapage! Et malgré les aléas, les mal-adresses, l'Histoire s'en est tout de même trouvée fécondée. Ce que je dis là à propos des Juifs qui ne voulaient qu'un « ausweis » risque de déplaire. Tant pis, la Vérité est la Vérité, les faits sont les faits. L'interprétation est libre. La musique faisait partie de nos plaisirs. Un jour, en 1941, avec Pierre Berkerman et Henri Kurchand, (j'aimerais un jour vous parler d'eux), on était une dizaine de copains réunis chez ma grand-mère, rue Julien-Lacroix. Henri Krasucki est venu avec son phono à manivelle, qu'on remontait toutes les trois minutes et une pile de disques (78 tours). On a écouté émerveillés *La Pastorale*, *les Ouvertures d'Egmont et de Coriolan*. Je me souviens encore de ses paroles: « *Les trois petits pincements de corde à la fin traduisent le vide dans lequel se trouve Coriolan face à sa mère et à sa femme* ». Une bonne analyse d'un bon pédagogue. L'enchantement musical se poursuivait les dimanches au concert de 17 heures au Châtelet, le plus souvent, où se produisaient les *Concerts Pierné* (Colonne étant juif, on les avait arianisés). On faisait la queue avenue Victoria et là on croisait beaucoup de copains, au point que c'était devenu presque un lieu de « repêchage » d'un rendez-vous manqué. Henri arrivait après avoir été jouer au foot. Une fois, je me souviens, il discutait à la sortie avec un copain de l'ex-Chorale Populaire de Paris (interdite, bien évidemment). Ils reprochaient à Jacques Thibaud d'avoir escamoté la cadence dans le Concerto pour violon de Beethoven. Je les écoutais, pantois. Escamotée, je ne m'en étais même pas aperçu. Et le copain, je le revois encore, un grand maigre, d'ajouter: « *Thibaud*

boit, il devait être un peu saoul ! ». Une autre fois, Honegger dirigeait la *Danse des morts* et pendant que Jean-Louis Barrault scandait : « *Homme, tu n'es que poussière, et tu retourneras en poussière* », j'ai fait rire Henri et tous les copains autour de moi en mangeant de bon appétit (en attendant de retourner en poussière) mon quatre-heures que ma mère avait glissé dans ma poche.

Et les jours clandestins n'en finissaient pas. La traque, la trouille, les planques, les faux papiers, les actions du militant de base. La chance n'était que quotidienne. On vivait à brève échéance. Adolescent naïf que j'étais, je me disais, « *Si je suis condamné à mort, il faut que le monde entier se lève pour me sauver* ». Rien que ça. Et le monde s'est retrouvé avec plus de 60 millions de victimes.

J'ai une mémoire curieuse; j'arrive dans ma cuisine et je ne sais plus ce que je venais y chercher. Par contre, le 23 mars 1943 j'avais rendez-vous avec Paulette à l'angle de la rue de la Py et de la rue Martin Garat. Elle n'est pas venue et pour cause. Ce jour-là, une quarantaine de copains avaient été arrêtés après une longue filature. Henri était parmi eux. Nous étions décimés. Nous restions un petit nombre que Robert Endewelt et Jean Kapkiewicz ont repris en main. Reconstitués, les groupes se réactivèrent puis prirent part à la Libération de Paris.

Durant un demi-siècle, « Krasu » et moi nous nous sommes rarement croisés. Quelquefois dans un cimetière. Nos routes avaient divergé.

Pourtant, en 1945, à son retour de Buchenwald, on était côte à côte à une fête au 120 boulevard de Belleville où Hanna Taïtch chanta en yiddish *Tschiribim-bom*. Je l'avais encore revu un soir chez les parents de Paulette, rue Faidherbe. Il suivait alors un cours d'ajusteur en formation accélérée avenue Philippe-Auguste. Passant par Renault il allait devenir l'homme politique, le révolutionnaire professionnel, le permanent que tout le monde connaissait et qui n'avait rien à voir avec les guignols de la télé...

Quelques décennies plus tard, il m'avait convié à sa remise de la Légion

d'Honneur. Me voyant grossi, il s'était exclamé: « *Mais, t'as pris des joues!* ». C'est vrai, et s'il n'y avait que les joues ! À deux reprises il est venu en famille visiter notre exposition à la mairie du X^e et du XIX^e. Sur le livre d'or, il a laissé quelques lignes élogieuses mais toujours filtrées par « l'esprit de Parti » : « *Est-ce que c'est bon pour nous?* ». Ne serait-ce pas cela qui provoquait certaines hésitations dans son élocution ? À la télé, lors d'un discours il a fait rire la France entière en se mélangeant les pinceaux entre les anciens francs, les nouveaux francs, les milliards et les millions. Il s'en est très bien tiré par un grand éclat de rire, en ajoutant: « *Je me suis trompé dans les chiffres ? c'est pas la première fois. On recommence.* ».

À la remise des Victoires de la Musique, tout le monde était décontracté et beaucoup sans cravate, Krasu, lui, arrive en smoking avec nœud pap. C'était aussi incongru que s'il était venu en bleu de travail. Était-ce de l'humour ou de la provoc ? Mon ex-gourou devait avoir, là aussi une explication; la musique, pas plus que le nœud papillon n'étant du domaine exclusif d'une classe privilégiée. À la radio, chez Jacques Chancel, ses faveurs allaient comme autrefois vers Beethoven, Verdi, Berlioz, Ravel, Stravinsky. Pour le jazz, Grappelli, Gershwin et pour les prolos, Bernard Lavilliers. Un bon choix classique et comme toujours assorti de commentaires sur les tenants et aboutissants.

Henri Krasucki repose avec Léa sa mère et sa petite sœur Lili, non loin du Mur des Fédérés et des mémoriaux de la Déportation.

Il ne voulait pas évoquer le retour de sa mère et de son oncle de Pologne où ils étaient retournés « cons-truire » le socialisme. La vague antisémite des années soixante les avait obligés à revenir en France.

Parler de tout cela n'était peut-être pas bon pour l'URSS et le Parti. Ça restait secondaire puisque « globalement positif », un accident de parcours par rapport à l'avenir merveilleux qu'on se

La mort d'Henri Krasucki suite de la page 4 ▶ ▶ ▶

proposait d'édifier. Utopie quand tu nous tiens !

Avant tout, il était communiste, pur et dur, mais au soir d'une vie que pensait-il au fond de lui-même ? Être d'origine juive ne lui avait jamais posé de problème affirmait-il, d'autant moins que sans le clamer, il n'en faisait pas mystère. C'est pourtant une composante importante dans l'identité et les orientations d'un individu. Né ailleurs dans un autre milieu, nous ne serions pas ce que nous sommes. Je me trouve d'accord avec ce scientifique qui à la fameuse question sur les proportions de l'inné et de l'acquis, a répondu :

« Cent pour cent pour l'inné et cent pour cent pour l'acquis. » Je connais un bon nombre d'amis qui ont résolu le « problème juif » : les uns dans le sionisme, d'autres dans la religion, la tradition, le stalinisme, le gauchisme, la pétanque... d'autres encore en troquant leur nom imprononçable, en Dupont-Durand au risque d'un effet « boomerang ». Faux problème peut-être et à chacun sa solution. Connaissez-vous l'histoire (drôle) de ce Juif qui se disait non seulement intégré mais totalement assimilé, mais disait cela en yiddish ! Je propose qu'on le nomme Cardinal-Archevêque.

Je viens d'évoquer pour vous quelques images jaunies tirées de mon album personnel, les débuts faisant aussi partie de la trajectoire, de la vie d'un homme public. Courageux, humaniste, Henri était un « mensch ».
Salut, Henri de ma jeunesse ■

Victor Zigelman.

P.S.: Le 12 mars dernier, un hommage lui fut rendu par le Parti Communiste Français. En trois heures de discours et de témoignages, certains fort émouvants, pas une seule fois le mot « juif » ne fut prononcé. De la famille de tricotiers où l'on parlait yiddish, ni du milieu où il avait grandi et qui a forcément compté dans sa formation, pas un mot. Je vous laisse méditer. Et comme disait Pierre Bekerman, son meilleur ami de l'époque: « *Je suis breton... mais de Brest-Litovsk!* »

JE M'ÉTAIS TOUJOURS PROMIS... - Véra Steinfeld

Je m'étais toujours promis de prendre le premier train pour Paris, après la Libération.

Fin août 1944, nous avons vu arriver, dans notre petit « trou » de Saône-et-Loire, où je me cachais, des G.I noirs et des Jeeps, au grand étonnement de la population.

Annonçant alors à mes propriétaires que j'étais Juive et mariée, et pas fille-mère, comme ils pensaient, et que mon mari était déporté, ils me dirent: « *Mais, vous n'avez pas d'accent ?* »
Départ pour Lyon, avec bébé, pousset-

te et valise; une conférence de Marc Jarblum y était annoncée.

Il arrivait de Suisse. La salle était comble.

Jarblum de sa voix douce, lente, nous raconta Auschwitz, chambres à gaz, sélections, fours crématoires.

C'était la première fois que nous entendions cela.

Dans la salle, gémissements, pleurs, cris, évanouissements.

Nous venions de comprendre que les nôtres ne reviendraient plus

J'ai pris le deuxième train pour Paris ■

Lors de notre dernier Bulletin, un accident d'édition nous a privé de l'article ci-dessous. Avec quelque retard, le voici.

C'est en regardant un document télévisé dans lequel je témoigne, qu'une personne a reconnu la photo de mes parents que je présentais.

Le vif désir de me rencontrer a fait de cette téléspectatrice une enquêteuse. C'est une amie commune qui lui a remis mes coordonnées.

J'ai pris rendez-vous chez Madeleine Surgal où m'attendait une surprise. Cette dame, était la fille d'amis intimes de mes parents qui se connaissaient depuis leur jeunesse à

Varsovie, en Pologne. Madeleine, dont le père a aussi été déporté, est mon aînée de dix ans; elle se souvenait parfaite-

ment de ma mère et de mon père dont je ne possède que de vagues souvenirs. Je n'avais que huit ans lorsqu'ils ont disparu.

Une indicible émotion m'a submergée au récit des souvenirs évoqués par Madeleine. Ainsi, le caractère rieur de mon père, ses mille et une facéties, la douceur et la fermeté de ma mère, me firent chaud au cœur. J'appris qu'ensemble ils organisaient des fêtes et recevaient des amis. Cela fit surgir un souvenir enfoui dans ma mémoire.

J'étais juchée sur les épaules de mon père lors d'une grande manifestation

ouvrière, j'étais aux anges !

Ce qui conforte mon opinion par le souvenir cuisant de la « fameuse gifle » dont ma mère m'a gratifiée lors de l'arrestation dont nous fûmes victimes.

C'est ainsi que la première gifle de ma vie d'enfant me sauva la vie ainsi que celle de ma sœur, puisque c'est grâce à elle que nous nous échappâmes de ce centre de rassemblement le 16 juillet 1942. Mais cela est une autre histoire...

Madeleine, ma nouvelle amie m'a remis quelques photos dont une du mariage de mes parents. Qu'ils étaient beaux !

Quelle ne fut pas ma surprise, en retournant

la photo de découvrir l'écriture de mon père. La dédicace, bien sûr écrite en yiddish, était destinée aux parents de Madeleine; je connaissais enfin son écriture. Vous dire l'indicible bonheur d'avoir vécu à nouveau ma tendre enfance et d'avoir mieux connu mes chers parents.

En sortant de chez Madeleine, j'ai marché sur un nuage. Merci Madeleine, merci mille fois de m'avoir aidée à ajouter quelques pages heureuses au maigre cahier de mes souvenirs ■

Rachel Jedinak

SOIXANTE ANS APRÈS

S'il est, dans l'histoire de Paris occupé un endroit qui mérite d'être désigné comme étant un « Lieu de Mémoire » au sens donné par l'historien Pierre Nora, c'est bien le « 36 de la rue Amelot ». Là, dans quatre pièces d'un appartement était, et se trouve encore aujourd'hui, le siège de « La Colonie Scolaire ». Créée au sein de la Fédération des Sociétés Juives de France en 1926, « La Colonie Scolaire » avait ouvert, avant-guerre, des crèches, des foyers pour les jeunes, des cantines, des vestiaires, apportant à la population juive immigrée un soutien non seulement matériel mais également moral.

En 1939 à la déclaration de la guerre, son action s'est étendue aux femmes des soldats mobilisés ou déjà prisonniers de guerre en Allemagne. Lorsque les troupes allemandes ont occupé Paris, la politique antisémite et collaborationniste du gouvernement de Vichy laissant présager des temps difficiles, quelques responsables d'œuvres sociales décidèrent de se regrouper en un comité qui tenait ses réunions dans le local de « La Colonie Scolaire », d'où son nom de « Comité Amelot ». L'un des fondateurs en 1926 de « La Colonie Scolaire », David Rapoport exigea que la direction du Comité restât ignorée du public et des autorités. C'est ainsi que, sous couvert de « La Colonie Scolaire » et de son dispensaire « La Mère et l'Enfant » continuant de fonctionner légalement, le « Comité Amelot » put développer une activité clandestine qui allait permettre de soutenir et de sauver les Juifs des milieux modestes, de favoriser leur passage en zone libre et le moment, hélas venu, d'organiser le sauvetage des enfants. D'obédience sioniste de gauche, cette activité clandestine à laquelle participaient les jeunes du Hachomer Hatzaïr et du Dror a constitué l'un des noyaux de la résistance juive à Paris, l'autre étant celui des jeunes du mouvement « Solidarité » d'obédience communiste.

« Solidarité » pour des raisons idéologiques ne faisait pas partie du « Comité Amelot », mais poursuivait les mêmes objectifs: aider par tous les moyens les Juifs persécutés à échapper

aux arrestations, aider ceux qui devaient se cacher, planquer les enfants avec tout ce que cela impliquait pour y parvenir.

Henry Bulawko pour le « Comité Amelot », Henri Krasucki pour « Solidarité », deux figures exemplaires de la Résistance qui ont dès 1940 assuré la liaison entre leurs organisations. En janvier 1941, les autorités d'occupation imposent l'institutionnalisation d'un Comité de Coordination des Œuvres Juives de Bienfaisance.

En mars, le SS Théo Danneker installe au sein du Comité de Coordination deux conseillers venus de Vienne afin de mieux le contrôler. Le 14 mai, après la première grande rafle de masse qui vit plus de 3000 hommes valides internés dans les camps du Loiret, le « Comité Amelot » quitte le Comité de Coordination, poursuivant sous couvert de « La Colonie Scolaire » et de son dispensaire ses activités clandestines. Il eut à subir de lourdes pertes, David Rapoport et son épouse Esther, arrêtés en juin 1943 sur dénonciation ne sont pas revenus des camps de la mort.

Grâce aux deux responsables ayant pu rester en liberté, Abraham Alperyn et Joseph Byl ainsi qu'au dévouement du personnel de « La Colonie Scolaire » et de son dispensaire « la Mère et l'Enfant », le Comité clandestin de la rue Amelot a fonctionné jusqu'à la libération de Paris, soulageant et sauvant des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants.

Extrait du livre: « Ne te retourne pas », publié par Paul Delcampe qui retrace l'odyssée vécue par Edwige, âgée de sept ans au moment des faits.

« ...j'ai faim, grand-père a faim...
...On est en février 1941. Il gèle. On s'en va pour la rue Amelot... La rue Amelot, n° 36, c'est notre planche de salut, pas difficile à trouver. Quand on arrive par la place de la Bastille, on voit de loin la queue qui attend à la porte. On s'ajoute aux autres. Des jeunes, des vieux entre deux âges, des femmes, des enfants. On se regarde plus qu'on se parle. On avance lentement. Il faut voir Monsieur Rapoport, avec lui les choses ne traînent pas: c'est oui ou

c'est non. Il est juste. On avance, on est dans l'escalier de « La Mère et l'Enfant » même quand il n'y a pas de mère. Il y a aussi dans l'immeuble « La Colonie Scolaire »... Dans la file, je me suis fait une copine. Ma copine est venue avec sa mère, son père est prisonnier de guerre. On entre dans une grande pièce. Il y a une femme derrière un bureau. Elle a des tampons, elle écrit et elle tamponne et elle donne un bon. C'est notre tour... Elle détache un papier d'un carton numéroté et le tend à grand-père : 200 francs, pour la rue Béranger. Le paradis ressemble à ce papier. Dans la froidure, on sait où aller, la rue Béranger monte un peu; quelques personnes font encore la queue; on entre dans la Tour de Babel, une salle de vapeur, de fumée de tabac, de cliquetis de vaisselle et le brouhaha d'une foule... Une femme nous indique une table... Une louche de soupe chaude... On reprend l'air et le froid de la rue. On trotte. On a quelque chose au ventre. En rentrant on se mettra au lit...

Extrait du témoignage de Rosette Alezard, née Zylberstajn, alias Zilbertin, âgée de huit ans au moment des faits.

« ... Le 16 juillet 1942, au petit matin, des policiers français ont frappé à notre porte et dit à ma mère de prendre quelques affaires ses bijoux et du lait, pour le petit. À quoi, ma mère a répondu en nous montrant, que nous étions ses seuls bijoux.

Nous sommes partis escortés par les policiers vers le gymnase Japy, centre de rassemblement où se trouvait déjà une foule de gens de tous âges en état d'arrestation.

Là, un commissaire de police vient annoncer que les femmes et les enfants de prisonniers de guerre pouvaient rentrer chez eux. Mon père, en tant qu'étranger, engagé volontaire dans l'armée française avait été fait prisonnier de guerre... C'est ainsi que nous fût épargné le départ pour le Vel d'Hiv et sa sinistre suite... Mais l'alerte avait été chaude, et maman décida de nous mettre à l'abri, mon petit frère et moi.

Suite page 7 ▶ ▶ ▶

C'est ainsi que nous fûmes placés dans une maison d'enfant à la Varenne-Saint-Hilaire par l'intermédiaire du service social du dispensaire « La Mère et l'Enfant » du 36 rue Amelot. Notre quiétude fut de courte durée. Un jour on nous a dit: « les enfants, ce soir nous devons partir... » Les enfants furent par la suite, après de nombreuses tribulations, confiés à des familles d'accueil qui agissaient de la façon la plus naturelle au mépris des risques encourus pour aider des enfants pourchassés. Notre séjour dans ces conditions était le résultat de toute une chaîne de solidarité... Il y eut heureusement plusieurs organisations sociales et de résistance juives qui aidèrent de leur mieux les femmes et les enfants. ■

H K

Comme beaucoup d'entre nous j'ai vu le film *Décryptage*. Comme toutes ces œuvres, les auteurs se sont appliqués à bien faire. C'est sérieux et démonstratif. Mais c'est aussi de parti-pris. Dans l'introduction, les auteurs préviennent que c'est un point de vue et que ce ne peut pas être pris pour la vérité absolue. Aussi ce film comme d'ailleurs l'émission *Arrêt sur image*, sont des œuvres qui nécessiteraient que l'on s'arrête sur leurs images. Vouloir montrer les erreurs des autres conduit souvent à en commettre soi-même. Le livre qui fustige le journal *Le Monde* relève de la même démarche. Autour de moi, que n'ai-je entendu: « La désinformation des médias...etc. » Mais enfin n'est désinformé qui veut bien ! Il y a tellement de sources. La presse généraliste française, écrite, parlée et télévisuelle, bien sûr ! Mais aussi la presse de langue anglaise, allemande, italienne, espagnole, hébraï-

que, arabe, et pourquoi pas papoue, etc. Même en yiddish: *Les cahiers yiddish* du Cercle Bernard Lazare. On peut écouter: *Radio J, Shalom ou Communauté*. Il y a encore, *La télé juive* sur le câble. *Radio « Beur »* ou « *Orient* ». Chacun peut y trouver des points de vue différents sur les événements mondiaux. Et puis, quand nous sommes renseignés par toutes ces sources, nous avons aussi quelque chose d'important: son propre jugement, sa propre appréciation des choses et des gens. La désinformation prétendue conduit en fait à n'être et à n'apparaître que comme « un mouton suiveur ». Avez-vous entendu parler de : *La pensée unique* ? Souvent, prétendre être « désinformé » c'est ne pas trouver dans l'information, ce qu'on voudrait y voir. Soyons objectif, (est-ce possible ?) En ce qui me concerne, je préfère me tromper moi-même, qu'être trompé par les autres! ■

Le « Comité Léon Goldberg » qui s'est donné pour mission d'apposer les plaques à la mémoire des enfants juifs assassinés qui fréquentaient les écoles du XIX^e arrondissement de Paris, a procédé aux cérémonies devenues maintenant traditionnelles, qui après la lecture des noms et les discours officiels, laisse ensuite aux enfants des écoles le soin de s'exprimer. Les enfants d'aujourd'hui, et bien présents, forment ainsi une chaîne avec les disparus.

Parmi toutes les présentations, des chants des chorales, des textes écrits par les enfants, il m'a semblé intéressant de vous présenter ces deux poèmes écrits par la jeune Hélène Soldano, âgée de treize ans, élève de 4^e C du Collège C.Chappe.

La qualité de ces textes, l'émotion qui s'est dégagée lorsqu'elle les a dit, son talent, réfutent l'idée que toute commémoration se doit d'être seulement tragique.

Maurice Kierszenbaum, Président du « Comité Léon Golberg » - Membre du bureau de MJDP

C'est peut être fini, mais...

Quand je demande comment
On me répond :
« C'est des histoires de grands »
Quand je pose des questions
On me répond: « C'est fini, de toute façon »

C'est peut-être fini
Mais ces hommes, ces femmes, ces enfants
À qui on a enlevé la vie
Parce qu'ils étaient différents
Ont vu leurs existences écrasées
Par le poids d'une différence imposée

C'est peut-être fini
Mais ces adolescentes, qui étaient comme
moi
Ont grandi derrière des barreaux
Tuées l'une après l'autre, elles ont vu
Leurs vies d'enfants noyées dans ces seaux
Qu'elles transportaient au camp
Sans relâche, travaillant.

C'est peut-être fini
Mais ces familles ont été arrachées à leurs
maisons
Pour être conduites à une mort assurée.
Ils sont Juifs. C'est une raison
Suffisante pour les tuer ?

Les pères tremblent, les mères pleurent
Les enfants ne comprennent pas
Les plus petits crient : « Maman,
j'ai peur ! »
Et les parents répondent:
« Ça va aller, tu verras ! »

C'est peut-être fini
Mais ça s'est passé
Je vous le garantis
Et ça, il ne faut pas l'oublier.

Hélène Soldano

On m'a demandé

On m'a demandé : es-tu femme, es-tu
homme ?
Et moi, j'ai répondu : est-ce important, en
somme ?

On m'a demandé : es-tu noir, chinois ou
blanc ?
Et moi, j'ai répondu : est-ce donc si diffé-
rent ?

On m'a demandé : es-tu juif, chrétien,
musulman ou bien athée ?
Et moi, j'ai répondu : cela fait-il de moi
une infériorité ?

On nous a donné un ciel, une terre,
Une mer. Alors pourquoi faire la guerre ?
C'est une question simple, non ?
Et pourtant, personne ne me répond.

Hélène Soldano

Échos sur la parution du livre « Organisation juive de combat - Résistance / Sauvetage 1940-1946 »

Depuis la parution du livre auquel j'ai participé, « **Organisation Juive de Combat. Résistance / Sauvetage 1940-1945** » nous recevons de très nombreux courriers et appels téléphoniques. Les appels et les lettres d'enfants et de petits-enfants de personnes citées dans ce livre me bouleversent au plus haut point.

J'imaginai bien en écrivant ce volume qu'il allait réveiller tant de douloureux souvenirs, mais je ne m'attendais pas à de tels « éclats de mémoire »

Ainsi la fille d'un héros dont l'histoire de son père figurant dans le livre lui rappelle son enfance. Elle retrouve dans sa biographie des noms qu'il évoquait devant elle lorsqu'elle était petite. Ce père avait voulu raconter ses combats à son enfant, près de 60 ans plus tard, elle les revit encore une fois. De même cette autre femme dont le père avait été déporté sans retour alors qu'elle n'était qu'une enfant, nous écrit qu'en lisant la vie de ce résistant, elle a retrouvé une image totalement disparue de sa mémoire. Elle revoit tout à coup son père arrêté, emmené menottes aux poignets. En effet c'est un résistant qui est arrêté, qui se déclare Juif sous la torture. Il est envoyé à Drancy puis à Auschwitz.

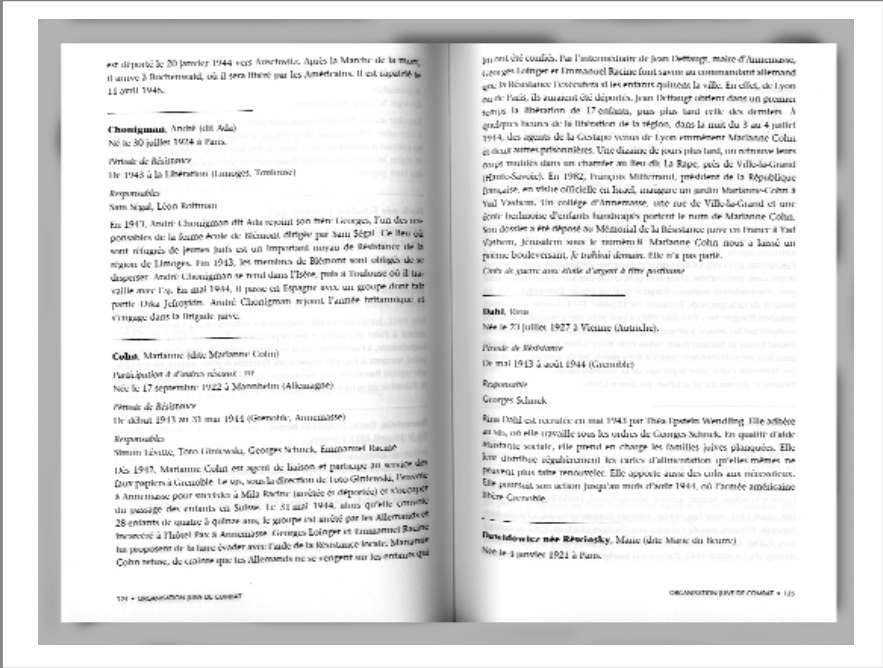
Un fils apprend par ce livre que son père était mort torturé sous les yeux de sa mère enceinte. Celle-ci ne lui en avait jamais parlé « *Quelle chape de plomb, ce silence* » écrit-il. Une autre lectrice « se réconcilie » avec le souvenir de son père qui la faisait sor-

près de la vérité. Une « enfant cachée » qui vit à Sydney en Australie, a reconnu le nom de celle qui l'avait fait s'échapper de Rivesaltes. Elle nous a demandé les coordonnées de celle qui l'avait sauvée alors qu'elle n'était qu'une enfant.

Nous avons eu un échange très émouvant avec un grand chirurgien israélien de cardiologie infantile, qui a découvert dans ce volume l'histoire de son jeune oncle résistant, arrêté, déporté à Sobibor sans retour à l'âge de 23 ans.

À sa demande, nous lui avons communiqué les copies de nos documents, voici sa réponse: « *Ces lettres que je ne connaissais pas sont pour moi d'une importance capitale dans la mesure où je n'ai pas connu cet oncle et que ces lettres forment véritablement les dernières pièces de cette mémoire difficile à reconstituer* ».

Ces témoignages et beaucoup d'autres me font oublier ce travail intense: plus de trois ans, et des centaines d'heures passées assise devant l'ordinateur. Les lecteurs réalisent que ce livre était nécessaire pour faire connaître ces combattants de l'ombre si peu connus, et de plus pour ceux et celles de la seconde et troisième génération, c'est un moment de retour en arrière dont ils sont fiers. ■



tir dans la cour dès qu'il recevait un visiteur, alors qu'elle était une enfant. Elle vient d'apprendre que ce père était un comptable de l'organisation et remettait d'importantes sommes d'argent à ses interlocuteurs pour subvenir aux besoins de personnes cachées. Bien sûr il y a quelques erreurs: une fille m'écrit que son père a été déporté à Bergen-Belsen et non à Auschwitz; pourtant j'avais essayé d'être au plus

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS - 37 rue de Turenne - 75003 PARIS
Tél: 01 42 77 44 72 - Fax: 01 48 87 15 20
e-mail: fwatt@club-internet.fr ou apeloigm@club-internet.fr

Tous les textes qui sont publiés dans ce Bulletin le sont sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Bulletin conçu et réalisé avec le concours de tous les membres du Secrétariat de MJDP
Mise page : Marcel Apeloig

Il y a quelques jours, j'entendis sur une station de radio, un homme expliquer que, marié à une femme étrangère, il avait fallu attendre trois ans pour que celle-ci soit naturalisée française. « *Il faut que ce délai soit ré-duit, trois ans c'est trop long.* » disait-il.

Cela me rappela l'histoire de Nathan, arrivé en France en 1904, âgé de deux ans, venant de sa Pologne natale. La famille s'installe rue des Immeubles Industriels dans le XI^e arrondissement de Paris. Le petit Nathan va à l'école laïque, joue avec des copains du quartier de la Nation. Il parle français et argot. À la maison les parents parlent yiddish. Plus tard, il fréquentera l'école Lucien de Hirsch puis l'École de Travail rue des Rosiers. Malgré cette fréquentation d'instituts juifs, il restera lié à des camaraderies non juives, les « potes » de la Nation.

Sa jeunesse, il va la vivre dans un environnement essentiellement français. Il exercera des métiers divers, certains ayant beaucoup de rapport avec l'usinage du bois (tournage, sciage, découpage, assemblage, etc.) et d'autres plus portés sur la mécanique. Il sera pendant environ deux ans, mécanicien dans la marine marchande et naviguera entre le Dahomey et l'Argentine.

C'est un vrai « parigot » qui connaîtra une certaine insouciance dans la confiance d'un pays hospitalier. Toujours Polonais, mais sans papier officiel. Bien que les Sergents de Ville des années 1918/1925 n'étaient pas des mauvais bougres, il se fera arrêter deux fois et risquera l'expulsion. Sur les conseils d'un copain, il se rend au Consulat de Russie (l'ancienne, pas la nouvelle, l'URSS) et obtiendra, sans difficulté, un certificat de nationalité qui fera de lui un Russe, né à Varsovie. Le Consulat de la Russie dite « blanche » avait tout intérêt à faire état d'un grand nombre de réfugiés, victimes du communisme. Avec ce document, il acquerra une carte d'étranger à 10 volets, qui sera par la suite transformée en passeport Nansen, car la Russie blanche n'existera plus.

Puis les années passeront.

En 1934, il sera atteint par cette ter-

rible maladie d'alors, la tuberculose pulmonaire. Soigné pendant deux ans il connaîtra la misère; ne pas travailler, c'est dans ces années-là, ne pas avoir d'argent à la maison. Entre temps il sera père d'un jeune garçon qu'il ne devra pas approcher, la contagion étant redoutable pour les nourrissons. 1939, malgré son handicap de mauvaise santé, c'est l'engagement volontaire dans l'Armée française, comme beaucoup de Juifs. Deux ou trois mois plus tard, ayant perdu 15 kilos, l'armée le réforme.

La guerre est là, l'occupation allemande, les lois anti-juives de Vichy. Il devient clandestin; il ne peut donc plus suivre le traitement d'insufflation de son pneumothorax.

Il commence quelques activités de résistance. La subsistance financière est assurée essentiellement par sa femme, française et non-juive, petite employée sans qualification. Ce n'est pas la richesse !

1944, Nathan est passé à travers les mailles du filet, il est vivant. Son frère aîné n'a pas eu la même chance, il a été arrêté puis déporté. Il ne reviendra pas. Nathan milite au sein du Parti communiste, devient secrétaire de cellule.

1945, il se décide à demander sa naturalisation française, convaincu que ce ne sera qu'une formalité.

Pas du tout. Cette naturalisation lui est refusée: un article de loi ⁽¹⁾ précise que tout ressortissant qui, du fait de son état de santé peut tomber à charge de la communauté française, ne peut être naturalisé. Il tentera de se faire aider par un ami connu dans la résistance, en passe de devenir Commissaire de Police qui lui dit: « *Désolé, mon vieux, contre cet article de loi, je suis impuissant; tu aurais un petit casier, ça je pourrai l'arranger, mais pour ce motif de refus je ne peux rien.* »

Blessé à jamais dans sa dignité, Nathan vivra jusqu'à l'âge de 73 ans, avec une carte d'identité d'étranger, ne parlant que le Français et... l'argot.

Trois ans, cela paraît dérisoire, non? ■

(1) Article 70 de l'Ordonnance du 19 octobre 1945 portant Code de la nationalité. (J.O. du 20 octobre)

LE PENTATEUQUE

ou « Les cinq livres d'Isaac »
d'Angel Wagenstein
(Éd. L'Esprit des péninsules)

— « *Ah ça, j'en ai vu du pays!* » s'exclame Isaac Blumenfeld, *Autriche, Hongrie, Pologne, Union-Soviétique, Allemagne...*
— « *Ah bon? tu as visité tous ces coins?* » s'étonne Mendel.
— « *Pas du tout, je n'ai jamais quitté mon village!* »

Voilà qui illustre le destin du petit tailleur de Galicie, balloté au gré des vagues de l'Histoire. Une odyssee tragi-comique où tout l'humour juif et les bons vieux « witz » se ramassent à la pelle. De quoi renouveler votre stock!

Dans la même veine (et remarquablement traduit du Bulgare) vous placerez aussi dans votre bibliothèque son nouveau roman: « *Abraham le poivrot* » entre « *Les Valeureux* » d'Albert Cohen, « *Le brave soldat Chveik* » de Jaroslav Hasek et les romans de Isaac Bachevis Singer.

Si comme disait ma grand-mère, en yiddish:

« *Y'a du monde aux balkans* »

Victor Zigelman

HISTOIRE D'UN ADJECTIF

de Michèle Manceaux (Éd. Stock)

Ce titre inspiré par les propos de l'écrivain juif Isaac Babel, l'auteur se l'applique en pleine lumière, aujourd'hui.

Michèle Manceaux écrivain (ou écrivaine) et journaliste a publié une vingtaine de livres. Celui-ci est particulier. Il ne doit pas être dévoilé, lisez-le. Il vous interpellera. **MA**

Rappel: par les temps qui courent, un livre redevient d'actualité:

« *Le dernier des Justes* » de André Schwartz-Bart. Toute la tragédie juive dans cet ouvrage unique et d'une beauté exceptionnelle. **MA**

Et ensuite ?

La scène se passe dans un couloir...

Sam Suffhi, journaliste émérite rencontre le Professeur de médecine Csibélé, multipraticien instable.

Sam Suffhi

Professeur Csibélé bonjour, nous avons appris à la rédaction du Bulletin de MJDP que vous alliez procéder à une intervention sur un poumon.

C'est une nouveauté ?

Prof. C :

En effet, je change de spécialité. Tenez, je me souviens en 1956, pendant l'affaire de Suez, j'étais en plein dans une opération du ménisque d'un jeune homme au nom bizarre, Charles? Charles, hum !

Sam Suffhi :

Et ensuite ?

Prof. C :

Ensuite, opération du genou, des mains (la célèbre maladie de Dupuytren) vous connaissez?

Sam Suffhi :

Bien sûr Prof, je sais tout ça sur le bout des doigts. Et ensuite?

Prof. C :

Comme vous le savez, je ne manque pas d'estomac.

Je me suis fait (c'est une façon de parler) un ulcère du duodénum.

Sam Suffhi :

Et ensuite?

Prof. C :

Récemment, je découvre chez un jeune vieillard de 72 ans un polype énorme sur le rectum. J'interviens immédiatement.

Sam Suffhi :

Et ensuite?

Prof. C :

Un an après, je revois ce jeune homme. Douleur dans la poitrine. Investigations: résultat, vésicule biliaire complètement nécrosée.

Sam Suffhi :

Et ensuite?

Prof. C :

J'me fais pas de bile, plus tôt je jubile: c'était un cas rare. Enfin... maintenant le poumon.

Sam Suffhi :

Vous ne manquez pas d'air !

Prof. C :

Lui non plus, après il pourra, comme Figaro, chanter :

« Ah, laissez- moi respirer ! »

Sam Suffhi

Ouf, merci Prof.

Au revoir et... à bientôt !

SHOAH ET TRANSMISSION VISUELLE - Frida Wattenberg

Lors d'un séminaire sur ce sujet le 28 février dernier, je crois utile de rap- peler quelques événements icono- graphiques qui ont tenté d'évoquer et de représenter la Shoah.

Le plus connu en France est le film d'Alain Resnais, *Nuit et brouillard* qui date de 1954. Il y eut aussi *La dernière étape*, film dont la deuxième partie est une forme d'hymne de propagande So- viétiques.

Plus récemment on put voir le téléfilm américain à épisodes, *Holocauste* et le film de Steven Spielberg, *La liste de Schindler*. Ces deux derniers ont touché, donc informé, une couche de popula- tion généralement inculte en ce domai- ne.

Le film, très long-métrage de Claude Lanzmann, *Shoah* fut l'œuvre par excel- lence. En même temps que ce docu- ment informait, il posait une forme d'éthique que défend l'auteur, disant et martelant ses dires, qu'il ne faut pas montrer l'indicible et l'horrible.

Dire, décrire et rappeler, encore et enco- re, mais sans montrer et encore moins reconstituer. C'est son point de vue, il est respectable et parfaitement compré- hensible, mais ce ne doit pas être un dogme.

C'est ainsi que le film de Roberto Bégni- ni, *La vie est belle* fut contesté par cer- tains et encensé par d'autres. Mais déjà dès 1944 et 1945, des ci-

néastes américains et soviétiques ont enregistré des images des camps qu'ils découvraient et libéraient.

Parmi ces américains, Georges Stevens, qui avait reçu les instructions de l'autori- té militaire de réaliser des documents destinés à servir de preuve pour les pro- cès à venir, celui de Nuremberg notam- ment. Ces cinéastes et photographes devaient toujours rechercher la présence de témoins afin que l'authenticité soit incontestée.

Les images des camps que l'on connaît sont souvent étranges, les déportés n'ont pas l'air si malades que ça. Étonnement.

Mais ce que les armées découvrent sou- vent, ce sont des camps vidés de leurs occupants par les nazis qui les évacuè- rent en une « longue marche de la mort », les transférant de camp en camp. Les déportés qui reçoivent leurs libérateurs sont des nouveaux, ou quelques anciens qui ont réussi à se cacher pour ne pas participer à cette marche mortelle. Ces opérateurs travaillent souvent sous l'émotion de ce qu'ils découvrent. Ils ré- pugnent à filmer les survivants, mais construisent des montagnes de cadavres qu'ils filment ou photographient.

Le 25 avril 1945 le Ministère de la guer- re américain demande aux opérateurs de faire des images de « tout ce qui a pu être infligé dans les camps aux sol- dats américains fait prisonniers par les

Allemands », puis de leur montrer ces images. « *Vous êtes tous responsables !* », c'est le début de la dénazification.

Les Soviétiques, eux filment la « libé- ration des camps » où l'on voit les dépor- tés accourir vers les barbelés et acclamer leurs libérateurs. On sait aujourd'hui que ces images sont des reconstitutions. Des films travaillés pour une information diri- gée. La glorieuse armée soviétique de- vait être magnifiée!

C'est d'autant plus absurde que nul au- jourd'hui ne nie que les soldats et parti- sans russes furent exemplaires et coura- geux à l'extrême, même si on exècre le système soviétique.

Un immense travail de projection de ces documents « preuve » fut organisé au cours du procès de Nuremberg.

Et l'on installa même, au-dessus des ac- cusés, un éclairage qui permettait de voir leurs réactions à la vision de ces horribles images.

Enfin, la première œuvre cinématogra- phique de fiction sur ce qui a été fait dans les camps fut le film d'Orson Welles, *Le criminel*.

On n'a pas terminé d'étudier, de dissé- quer, de critiquer, et de débattre sur les images qui ont été faites depuis 1945 et qui se feront dans les années à venir.

Reste une grande question:

« Peut-on montrer ces documents aux jeunes ? Les images ne sont-elles pas trop violentes? » ■

Commémoration de l'insurrection du Ghetto de Varsovie



Photo: Ida Apeloig

Cette photo représente le Monument aux Héros du Ghetto de Varsovie. Il se trouve sur le site de l'ancien quartier juif de Varsovie.

Une cérémonie importante s'est déroulée le 14 avril dernier dans les salons de la mairie du IV^e arrondissement de Paris sous la présidence de Madame Dominique Bertinotti, Maire de l'arrondissement et en présence de nombreuses personnalités parmi lesquelles Mesdames Simone Veil et Stéfa Skurnik, ainsi que Monsieur Henry Bulawko.

Madame Dominique Bertinotti dans sa courte allocution a dit notamment:

«... notre République ne cesse de traverser des épreuves redoutables. Cette recrudescence d'actes xénophobes et antisémites est intolérable, elle doit être condamnée avec la plus grande fermeté (...) cette cérémonie, ce soir, souvenir douloureux et courageux à la fois de ces hommes et de ces femmes qui ont été poussés aux confins de la condition humaine, est une réponse à cette confusion résultante de l'ignorance, de l'extrémisme et de l'intolérance ».

Madame Bertinotti affirma en conclusion: « Ce travail de mémoire indispensable est lié à la défense des valeurs qui font la force de notre République. Plus que jamais, rappelons que l'enjeu est bien le pacte républicain et ses valeurs: l'égalité, l'universalité et la laïcité, qui se fonde à la fois sur le respect des différences et le rejet des particularismes. Je suis persuadée que la République peut, au-delà des clivages qui la minent, regagner la confiance de ceux qui la délaissent ou de ceux qui aujourd'hui en doutent. Le pari est ambitieux, mais pas hors de portée... »

EN POLOGNE

60 ans après le soulèvement du Ghetto de Varsovie - Marcel Apeloig

A l'initiative de l'Union des Engagés volontaires juifs ⁽¹⁾ un groupe de vingt personnes s'est rendu en Pologne pour participer à la cérémonie qui commémore le soulèvement des Juifs dans le Ghetto de Varsovie.

Au cours de ce voyage, le groupe est allé visiter aussi les Camps d'Auschwitz 1 et de Birkenau. Participant à ce voyage, je livre ici mes impressions et un récit de ce voyage qui n'engage que moi.

Le Camp d'Auschwitz 1

J'ai vu tellement de photos, de films et lu tant d'articles et de livres sur ce camp que me retrouver sur ces lieux ne m'a pas ému plus que cela.

Il faut dire que le Camp Auschwitz 1 est intact. Les bâtiments en briques rouges, (anciennes bâtisses d'une caserne militaire) sont telles qu'elles étaient lors de leur utilisation comme lieu de détention des prisonniers et internés. Les poteaux en ciment avec leurs fils de fer barbelés sont soigneusement entretenus et restaurés.

Ce qui s'est passé ici est évoqué par une présentation muséographique rigoureuse. C'est organisé et arrangé. Nous passons du bloc où s'entassaient des milliers de souliers, aux blocs où des montagnes de vêtements, de gamelles, de peignes, de lunettes nous sont présentées derrière des vitres; également cet énorme amoncellement de cheveux

humains qui, avec le temps ont grisonnés.

Cette disposition et ces installations devant lesquelles se succèdent des groupes de visiteurs qui écoutent leurs guides avec plus ou moins d'attention. On entend parler de nombreuses langues. Et là, agréable surprise, la langue la plus entendue est le Polonais. La majorité des personnes qui visitent sont des Polonais. Beaucoup de jeunes. La vitesse avec laquelle les groupes se succèdent ne permet pas d'échanges de points de vue. Nous nous regardons sans plus.

En ce qui me concerne, le seul moment où l'émotion me vient, c'est lorsque dans les amoncellements d'objets apparaissent quelques souliers et vêtements d'enfants. Je ne peux m'empêcher d'imaginer mes petits-enfants ici...

Ce qui s'est passé dans ces lieux fut horrible, inacceptable, révoltant et impensable, mais présenté de cette façon, c'est maintenant enfoui dans l'histoire du monde, péripétie humaine parmi d'autres.

Birkenau, c'est autre chose

Tout d'abord, ce qui frappe, qui saisit, c'est l'immensité du site qui apparaît. Derrière les fils de fer barbelés, à perte de vue des « arbres en briques » perdus dans un espace plat qui semble ne jamais finir. Nous entrons par cette por-

te où pénétraient les trains. Ce bâtiment à la symétrie parfaite, photographiée par les plus grands artistes du monde, mais aussi par les « jetables » des visiteurs de toutes sortes, perd sa symbolique lorsqu'on est au pied de cette construction.

Il en va autrement de cette voie ferrée qui se partage en deux, encadrant une immense esplanade longitudinale très connue sous le nom de « rampe ».

Je me suis immobilisé au milieu de celle-ci et j'ai fermé les yeux. Ce que j'y ai vu alors, est tellement terrible que je ne peux le décrire. Quand j'ai rouvert les yeux, j'ai ressenti une immense sensation d'impuissance. Que faire pour que des êtres humains ne puissent encore imaginer et mettre en pratique de tels comportements ? Cela fut, et nous savons, même si nous ne l'acceptons pas vraiment, que cela existe encore.

Des humains exterminent d'autres hu-

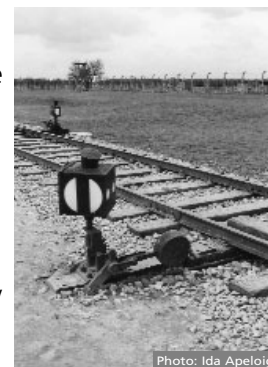


Photo: Ida Apeloig

Suite page 12 ▶ ▶ ▶

EN POLOGNE... suite de la page 11 ▶ ▶ ▶

mais simplement parce qu'ils sont ce qu'ils sont. Je suis aujourd'hui persuadé que les Juifs ne furent pas une exception. Leur calvaire si terrible, fut un, parmi d'autres, avant et après Birkenau. Ces monstrueux barbares savaient que



Photo: Ida Apeloig

La route de la mort. Le sélectionné l'empruntait jusqu'à sa destruction dans la chambre à gaz. Route de la mort annoncée.

ce qu'ils faisaient était mal, qu'ils n'étaient pas investis d'une quelconque mission de bienfaisance, ils étaient conscients de leur forfaiture. C'est pourquoi ils détruisirent partiellement les outils de leurs méfaits. Les ruines des quatre crématoriums sont là pour montrer leur duplicité. S'ils avaient laissé les installations intactes, c'eût été moins émotionnel. Leur tentative inachevée de ne pas laisser de traces les rend encore plus affreux, effrayants et odieux. Même chose pour les centaines de baraques qu'ils ont incendiés ne laissant comme trace de l'existence de celles-ci que ces cheminées en briques rouges qui émergent du sol comme des arbres, témoins muets, mais inexorables de l'horreur qui fut installée ici.

À Birkenau, l'ordre muséographique



Photo: Ida Apeloig

La gerbe que notre délégation a déposée sur la plaque en langue française

règne également, des baraques ont été entretenues pour présenter les châlits et les tinettes, mais le site lui, échappe à cette organisation. Cette platitude hérissée de vestiges, ce petit-bois dans le fond où les Allemands envisageaient d'agrandir encore le camp, cette rampe encadrée par les voies ferrées, ces bar-

belés fuyant au loin, tout cela contribue à la méditation sur les capacités de l'homme à être le prédateur le plus féroce que la nature ait créé.

Après cette visite, le groupe s'est rendu à Varsovie par la route. La campagne polonaise n'a plus rien à voir avec celle qu'elle était il y a encore une dizaine d'années. Même si les parcelles sont nettement plus petites que celles de la campagne française, la mécanisation s'est imposée. Sur près de 300 kilomètres nous n'avons vu que deux tombereaux tirés par des chevaux et un seul cultivateur qui hersait un champ avec un cheval. Les maisons sont toutes construites en briques ou en ciment. Il reste encore beaucoup de maisonnettes en bois, mais elles sont peintes de couleurs vives, gaies, fleuries.

L'arrivée à Varsovie se fait par une banlieue où l'on trouve des centres commerciaux avec des enseignes comme Carrefour, Leroy-Merlin, Ikéa ou Auchan.

La ville détruite à 60% a été reconstruite avec une intelligence certaine. Bien que les architectes soviétiques aient imposé leurs vues, les Polonais ont su conserver les leurs. Les grandes avenues ont été triplées dans leur largeur et bordées d'immeubles assez standardisés mais là où une ruine était récupérable elle a été restaurée. Aussi les grands et tristes immeubles sont mélangés avec de vieilles bâtisses typiquement polonaises et l'ensemble est assez réussi. Là où les Polonais ont été « géniaux » c'est dans la reconstruction de la vieille ville. Ils ont tout refait à l'identique. Du vieux neuf! À l'époque de leur choix, quelques esprits chargés ont du crier « au charbon », on ne refait pas du vieux!

Ce même discours a été tenu ici en France lors de la reconstruction de Saint-Malo intra-muros.

Aujourd'hui, dans ces deux cas, Varsovie et Saint-Malo, la patine du temps a apporté la retouche nécessaire pour faire oublier les querelles d'autrefois.

La vieille ville de Varsovie est une merveille. Je pense que si les habitants du début du XX^e siècle revenaient, ils se sentiraient certainement chez eux. Enfin, pour terminer, dans les récits des

guides, dans les discours officiels, les Juifs sont réintégrés dans l'histoire de la Pologne. Leur rôle social, culturel et économique est reconnu. Cela est nouveau, et même si ce n'est pas parfait, que le souvenir des atrocités commises par des Polonais envers les Juifs est encore bien vivant, leur démarche actuelle mérite d'être reconnue et encouragée. Lors d'une très courte visite dans Kazimiers, le quartier de Cracovie où vivaient les Juifs pauvres et où, pendant la guerre, les Allemands parquèrent les tous les Juifs de la ville, nous avons pu constater l'entretien des lieux. Deux synagogues dont l'une fût restaurée et transformée en musée, l'autre étant encore en activité pour les quelques Juifs qui restent. Un vieux cimetière entretenu et dont les vestiges des vieilles stèles cassées ont été scellés sur un mur. Tout cela témoigne de l'effort de conservation dont font preuve au-

jourd'hui les Polonais. La cérémonie de commémoration du 60^e anniversaire de la révolte du Ghetto fut solennelle à souhait. On peut regretter la faible participation des délégations. À peine un millier de personnes. Le soir, un concert fut donné au Théâtre Wielki où les deux présidents, celui d'Israël et la Pologne échangèrent des propos aimables et de qualité. Belle soirée!

Il est probable que le 70^e anniversaire se fera sans la présence des té-

moins, nous serons entré alors dans la « mémoire de la mémoire » ■

MA

(1) L'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs 1939-1945 leurs Enfants et Amis (UEVACJEA) 26 rue du Renard à Paris IV^e, association dynamique aux nombreuses activités.



Photo: Ida Apeloig

Stèle d'une tombe dans le vieux cimetière juif de Varsovie



Photo: Ida Apeloig

Paul Felenbok, rescapé du Ghetto de Varsovie dépose au pied du Monument aux Héros du Ghetto la gerbe de l'UEVACJEA